

CHAPITRE PREMIER

— Que signifie pour vous l'expression : « détente adiabato-isotropique » ? Expliquez-moi, en vous servant du tableau n° 15, ce qu'est la constante de désintégration de l'hydrogène ainsi que son utilité en tant que fluide propulsif dans un moteur-fusée à énergie nucléaire. Définissez avec exactitude – j'insiste là-dessus – les vitesses d'éjection théoriques en tant que fonction de la température de mise en route et du rapport de décompression de l'hydrogène. N'omettez pas de prendre en compte la nature moléculaire diatomique de l'hydrogène, qui se dissocie mathématiquement de la même manière que l'oxygène. Pourquoi peut-on s'attendre à des vitesses d'éjection particulièrement élevées en utilisant l'hydrogène comme fluide ? Énumérez les avantages et les inconvénients de son emploi. Veuillez commencer par détailler les inconvénients, capitaine.

Le docteur ès sciences Tayne sourit aimablement, ses yeux bleus brillant derrière les verres de ses

lunettes. Ses mains jouent avec un stylo à bille. Mais cette espèce de tic incessant n'est pas la seule raison de ma nervosité.

Le docteur Tayne appartient à la catégorie des « savants diaboliques ». Du moins, telle est notre opinion, même si nous devons reconnaître avoir affaire à un scientifique de premier ordre.

Sous son regard encourageant, je me dis qu'une « ombre » du Département Anti-espionnage Scientifique n'a que deux possibilités pour se soustraire quelque peu aux contraintes de la perpétuelle remise à niveau : il faut être soit mort, soit assez gravement blessé pour justifier d'un congé de convalescence.

Je ne suis ni mort ni gravement blessé. La dose de radiations que j'ai encaissée il y a environ quatre semaines, au cours de ma dernière mission, a été traitée sans laisser de traces. Par conséquent, aux yeux du chef du D.A.S., le général Arnold G. Reling, je suis donc en parfaite santé, prêt à repartir en mission et, par-dessus le marché, bon pour un complément de formation !

Le docteur Tayne toussote de manière significative avant de continuer, avec une volupté évidente, son interrogatoire :

— Bon ! Capitaine, pour quelles raisons l'hydrogène est-il un fluide particulièrement intéressant ? Ne perdez pas de vue que cette question vous concerne personnellement. Il nous importe que vous

puissiez, à n'importe quel moment, apparaître comme physicien ou spécialiste de la propulsion thermonucléaire. Vous devez être capable de tenir tête à des techniciens ou scientifiques spécialisés sans commettre de bourdes. Veuillez répondre à mes questions, s'il vous plaît.

J'essuie mon front en grimaçant un sourire forcé, tandis que mon regard parcourt la petite salle de cours, entièrement déserte en dehors de Tayne et moi. Je jette un œil sur l'horloge : quatre heures déjà que je subis cet examen particulier. Nous avons déjà traité de certains gaz susceptibles d'être employés comme fluides propulsifs. À présent, le tour est venu de l'hydrogène. Dans l'impossibilité d'échapper à mon bourreau, je lâche un soupir de lassitude et rabâche les théorèmes :

— En raison du poids moléculaire moyen très faible de l'hydrogène, les vitesses d'éjection tant théoriques que mesurées sont extrêmement avantageuses. En admettant une température de mise en route de $T_i = 3\ 000\text{ K}$, ainsi que la décompression résultant de l'emploi d'une simple buse Laval, on obtient des valeurs élevées du fait que la vitesse d'éjection est inversement proportionnelle à la racine carrée du poids moléculaire moyen.

Le Dr Tayne m'adresse un clin d'œil satisfait et porte une annotation dans son calepin.

— Oui, excellent, dit-il. Expliquez-moi alors pour

quelles raisons nous avons, malgré tout, renoncé à l'emploi de l'hydrogène comme fluide d'éjection en faveur de la banale vapeur d'eau ?

Le regard assassin que je lui lance le laisse parfaitement indifférent. De fait, il a l'habitude de se faire fusiller ainsi, étant donné que je ne suis pas la seule « ombre » du D.A.S. à subir ses interrogatoires ainsi que ceux de ses confrères. Impossible de me défilier !

— Nos études ont démontré que les valeurs maximales fournies par les vitesses d'éjection de l'hydrogène interviennent finalement sur le rendement et la consommation d'un moteur-fusée. La densité de l'hydrogène occupe la dernière place sur la liste des media expérimentés ; ce qui a motivé son abandon et la préférence donnée à la vapeur d'eau. À quoi s'ajoutent des difficultés de transport et de stockage en raison de sa haute inflammabilité.

— Voilà donc vos arguments ! commente mon professeur d'un air songeur. Je pourrais vous en citer d'autres encore, comme...

— ... Oui, je sais ! (Je réalise qu'il met délibérément mon sang-froid à l'épreuve.) Sous haute pression et à température élevée, il est difficile de trouver un matériau sans aucune porosité. Alors, contentons-nous de la vapeur d'eau, et puis basta !

— C'est ce que nous faisons, mon cher ! (Il semble s'amuser à me pousser à bout.) Vous avez vu que les valeurs fournies par la vapeur d'eau sont également

excellentes, sans oublier sa densité relativement élevée. Il est facile de se procurer partout de l'eau, son emploi est sans problème et sa mise en température aussi. Vous connaissez les termes de son équation de décomposition ? Tirez-en les valeurs enthalpiques.

Une heure passe encore avant qu'enfin il ferme son calepin.

— Merveilleuse journée aujourd'hui, n'est-ce pas ? Que pensez-vous de notre nouvelle piscine ?

En clignant de l'œil, il contemple mes poings serrés. Je ramasse mes manuels et passe la main sur mon visage. Ce qui ne m'avance guère, étant donné que je porte mon masque de service obligatoire, cette pellicule biosynthétique d'une ressemblance parfaite avec la vraie peau et presque indiscernable pour un non-initié. Lors de mon accession au rang des « ombres » du D.A.S., cette mesure m'avait paru ridicule et irréaliste. Mais avec le temps, j'ai dû reconnaître qu'il était bien pratique de n'être connu de personne. Néanmoins, cela ne concerne que les seuls agents P.M.S. (pour missions spéciales), car les collaborateurs scientifiques ne sont pas astreints à ce devoir. Pour nous autres, il est bien rassurant de savoir que le patron du D.A.S. est la seule personne au monde à savoir qui et ce que nous sommes ; c'est une véritable assurance sur la vie.

Je transpire sous le masque si fin qu'il colle

étroitement à ma peau, mais je n'ai pas le droit de l'enlever. Même le D^r Tayne ignore qui est l'agent qu'il a maltraité des heures durant avec ses examens. Il m'appelle simplement « capitaine », sans plus. Même la couleur de mes cheveux lui est inconnue. Ils sont foncés, mais, sous le masque qui couvre toute la tête, ma coiffure apparaît d'un blond pâle.

Mes bouquins sous le bras, je regarde par la baie qui occupe un mur entier. En face, à plus de cent mètres, se dresse l'énorme gratte-ciel sans ouvertures apparentes que nous appelons « la Tour Vampire ». Pas une seule fenêtre dans les parois bétonnées ; même les prises d'air frais de la climatisation sont souterraines et l'air, avant d'être diffusé à l'intérieur, est filtré, refiltré, sa composition vérifiée et tous les autres contrôles imaginables effectués.

La vue de cet imposante bâtisse est un rappel : une fois de plus, je me trouvais dans la forteresse scientifique d'un organisme policier unique au monde et certainement insurpassable. Au-delà des murs d'enceinte en béton armé d'acier, se trouve la ville de Washington. Mais d'ici, on n'en voit rien du tout, à l'exception des antennes pivotantes des radars de surveillance aérienne.

Depuis la création du D.A.S., aucun indésirable n'a encore réussi à pénétrer dans le quartier général doté des moyens de défense les plus récents de cette année 2002.

Je sors à pas lents de la petite salle et longe le couloir qui encercle le bâtiment rond. Ce n'est qu'un petit immeuble de trois étages encadré par les énormes blocs de béton du G.Q.G. et pratiquement non sécurisé, car il ne protège aucun secret. Ce qui explique qu'au contraire de ses voisins il soit doté de fenêtres ordinaires.

Les portes vitrées coulissent à mon approche, commandées par la cellule à infrarouges, et je me dirige vers la nouvelle piscine en plein air, enchâssée au sein d'un magnifique espace vert, lieu de détente pour les agents de retour d'une mission bien souvent dangereuse.

Des quelques individus présents, je ne vois réellement que les corps car eux aussi portent le masque réglementaire. Leurs visages, comme le mien, restent cachés sous leurs masques saisissants de réalisme, conformément au règlement. On n'a même pas le droit de connaître ses propres camarades !

Ils me saluent d'un geste en voyant mon uniforme d'un bleu presque noir portant les insignes de capitaine, et je réponds de même. Mon grade est tout ce qu'ils peuvent savoir de moi – et aux yeux du général Reling, c'est déjà presque trop.

Je remarque qu'un de ces hommes est soutenu par deux camarades qui l'accompagnent précautionneusement dans l'eau rafraîchissante. À voir le biopansement de sa hanche gauche – celle-ci ne devait il y a

peu de temps n'être qu'une vaste plaie –, il s'agit d'un grand blessé. Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver, et dans quelles circonstances ?

Cela, je l'ignore, et jamais je ne l'apprendrai. De la même manière que mes collègues présents ne savent – et ne sauront jamais – rien des aventures que j'ai vécues au cours de ma dernière mission, désormais archivée dans le grand ordinateur du D.A.S. sous le code de « Commando HC-9 ».

Tous ici, nous appartenons à un unique et grand secret. Le peu que le public connaît de nous est largement suffisant. On nous appelle « ombres », car il est impossible de se rendre compte de notre présence et de notre identité. Personne ne connaît la structure interne de cet immense organisme qu'est le Département Anti-espionnage Scientifique, dernier rempart de la sécurité du pays et, partant, du monde occidental. Nous sommes les combattants d'une lutte sans merci qui se livre dans les coulisses du monde. Dotés de pouvoirs spéciaux et de moyens d'action vraiment stupéfiants, nous sommes hiérarchiquement supérieurs au D.H.S.¹ et même à la Police Judiciaire Fédérale secrète des États-Unis.

Ce qui signifie que nous ne prenons en charge que les affaires sur lesquelles toutes les autres unités ne peuvent que se casser les dents. Il y a des moyens scientifiques et techniques que le D.A.S. est seul à

1 Department of Homeland Security.

posséder, et personne n'est préparé comme nous le sommes.

Tout ce qui ressort du criminologiste ne nous concerne pas. En revanche, nous subissons une formation spéciale de douze ans avant de devenir membre actif du D.A.S.

Quinze jours seulement se sont écoulés depuis que j'ai quitté la clinique après ma dernière mission. Et me voici à présent sur un banc d'école ! Comme les sujets traités ne concernent que la physique et la technologie supérieure, j'ai compris il y a déjà quelques jours qu'une nouvelle mission m'attend. Comme d'habitude, je n'aurai pas à agir en tant que Thor Konnat, capitaine du D.A.S., mais sous le couvert d'une autre identité, sans doute celle d'un scientifique ou d'un ingénieur. Ce qui vous fait comprendre la longue durée de nos études : nous devons être compétents dans *tous* les domaines.

Cette mise à niveau m'a donné à réfléchir. Inutile, cependant, de se pointer chez le Vieux pour lui demander des précisions. J'ai essayé, une seule fois – et je m'en mords encore les doigts.

Je n'ai pas eu de vacances. Et mon appartement privé reste désert. Pensionnaire – pour ne pas dire prisonnier – au quartier général du D.A.S., mais dans des conditions de confort et de détente dignes d'une hôtellerie cinq étoiles, je ne dispose pas de ma personne et dois rester en permanence prêt à

assumer une nouvelle mission.

L'horizon politique de cet automne 2002 est sombre. Pékin et Washington échangent à nouveau d'aigres notes de protestation, car les dirigeants des États Fédérés de la Grande Asie – l'E.F.G.A. – ont renouvelé leurs expériences thermonucléaires et fait exploser dans le désert de Gobi une superbombe H.

Ce n'est qu'un parmi les nombreux incidents qui contribuent à accentuer la guerre froide avec l'E.F.G.A. Dans les labos de physique nucléaire du D.A.S. est même né le soupçon que cette dernière explosion aurait été celle d'une bombe légère au carbone, supposition qui a rendu nerveux les experts du ministère de la Défense.

Jusqu'ici, on avait pensé que les gens de l'E.F.G.A. ne possédaient pas encore cette arme, la plus terrifiante que l'humanité eût inventée à ce jour. Mais cet état de choses semble avoir évolué au cours des derniers temps.

Tout cela me préoccupe sérieusement depuis des jours. J'espère encore que ce ne sera pas moi qui aurai à éclaircir le secret de cette explosion.

Je suis en train de méditer une nouvelle fois là-dessus tout en écoutant les conversations des baigneurs quand je sursaute brusquement. Je me fige dans l'attente instinctive du hurlement des sirènes d'alarme qui, cependant, restent muettes.

C'est donc avec l'accord du chef qu'un chasseur-

bombardier, capable de voler à mach 18, vient de pénétrer dans notre espace aérien. En soi, l'événement est banal, toutes sortes de machines se posent à toute heure sur l'aire d'atterrissage, mais chacune d'elles est guidée par l'étroit faisceau des radars-détecteurs.

L'anomalie tient cette fois en ce que le chasseur-bombardier se rue vers nous à une vitesse hallucinante. Quand le tonnerre de son passage atteint mes oreilles, il n'est déjà plus qu'un point rougeâtre dans le ciel. J'estime sa vitesse de passage au-dessus du quartier général à au moins mach 3. Le rugissement n'a pas encore fini de s'éteindre que l'appareil a déjà viré de bord pour revenir à tombeau ouvert. Son fuselage trapu et ses ailes tronquées rougeoient, des flammes jaunes jaillissent de ses bouts d'ailes. C'est un modèle récent équipé de rétrofusées, à l'aide desquelles le pilote paraît décidé à réduire son allure sans ménagement.

Un collègue surgit brusquement à mes côtés, visiblement aussi excité que moi.

— Qu'est-ce que ça signifie ? me crie-t-il. Il a plongé dans les basses couches de l'atmosphère à au moins mach 5, la résistance de l'air surchauffe la machine. Aurait-il l'intention de se poser ici ? Il freine de toutes ses forces.

— Elle porte la marque du D.A.S., fais-je remarquer, c'est donc une de nos machines. Le pilote

semble trop pressé pour descendre à la vitesse d'atterrissage normale. L'affaire sent le roussi !

— C'est bien mon avis ! dit l'autre en riant.

Nos regards se croisent, puis il se détourne et s'éloigne. Dans l'intervalle, le pilote a réussi à sortir ses deux rotors et à stopper les réacteurs. Avant de le voir disparaître, je peux constater qu'il se dirige vers l'aire d'atterrissage sur le toit du bâtiment 14, c'est-à-dire vers l'hôpital du quartier général.

C'est dans cette clinique que les « ombres » en activité sont préparées à leurs missions, préparatifs souvent assortis d'interventions de chirurgie esthétique faciale, spécialité d'un certain nombre de médecins du D.A.S.

Après le bruit des réacteurs, celui des turbines à gaz des rotors s'apaise également. Pas de doute, la machine vient de se poser. Probablement pour livrer un collègue grièvement blessé en mission commandée, et dont le seul espoir de survie réside dans l'intervention rapide de nos chirurgiens.

Lentement, je reprends mon chemin pour me diriger vers l'un des cubes en béton sans fenêtres, celui où se trouvent les bureaux des « ombres ». C'est là que les rapports et résultats des différentes missions sont rédigés, puis enregistrés à l'intention du patron avant d'être finalement archivés par le gigantesque ordinateur du D.A.S.

Je passe la lourde porte blindée en acier spécial à

haute densité moléculaire, puis subis trois contrôles sévères successifs avant de pouvoir prendre l'ascenseur. « Prudence » est ici le premier commandement, et « vigilance » un réflexe.

Au second étage, je rencontre au fil des couloirs des collègues en uniforme, masqués comme moi, et attendant également une nouvelle affectation.

Sitôt après avoir ouvert la porte de mon bureau avec ma clé électronique, je jette mes manuels sur la table et gagne le studio adjacent – petit, mais équipé de tout le confort.

Je viens tout juste de prendre un bain et de changer de linge lorsque le visiophone se met à ronronner.

Saisi d'un sombre pressentiment, j'appuie sur le bouton de réponse. Sur le petit écran apparaît la tête d'un homme grisonnant, non masqué et par conséquent appartenant au personnel sédentaire.

— Ici capitaine HC-9, dis-je pour me faire connaître par code.

— Ici le docteur Filus, réplique l'autre, affublé d'une blouse blanche de toubib. Ordre du général Reling, capitaine : vous devez rejoindre immédiatement la clinique, où vous êtes attendu par un collègue. Terminé.

Il raccroche aussi sec. Pendant quelques secondes, je reste figé devant l'écran redevenu aveugle. Cet ordre sec et sans réplique, le passage en clinique

chirurgicale : pas de doute, une nouvelle affectation m'attend. Au D.A.S., il n'y a pas de temps mort.

Je me coiffe machinalement de ma casquette et gagne le couloir. Que signifie ce rendez-vous dans la clinique ?

CHAPITRE II

J'ai vu toutes sortes de choses au cours de ma carrière, mais lorsque je découvre le corps allongé sur la table d'opération, je dois lutter contre une nausée. Dans la chambre précédente, une infirmière m'a revêtu d'un survêtement stérile.

— Le malade est perdu, Monsieur ! a-t-elle répondu à ma question.

Près de l'homme étendu sous le scialytique, deux médecins surveillent le processus en cours destiné à prolonger un peu la vie de leur patient. Le docteur Filus est à l'instant même en train de placer un tube transparent dans les poumons visibles au creux du thorax grand ouvert. À ce spectacle, je dois faire appel à toutes mes ressources pour ne pas tourner de l'œil.

Je détourne le regard et le reporte sur les deux assistants affairés à contrôler le fonctionnement de cet appareillage complexe qu'on appelle communément « cœur-poumon artificiel » qui assure la circulation et l'oxygénation extracorporelle du sang à la place des organes lésés. On voit nettement le sang qui

circule dans les tubes raccordés aux veines et artères et maintenus en place au moyen de biocolle.

Le médecin me jette un bref regard.

— Un peu de courage, capitaine, dit-il, et ne regardez pas les poumons. L'homme a été victime d'une décompression explosive. Je ne crois pas nécessaire de vous expliquer les conséquences d'une dépressurisation brutale sur les organes internes.

Je remarque seulement maintenant qu'à la tête de la table d'opération se tient un officier supérieur du D.A.S., sa manche gauche portant le symbole de l'atome. Les quatre étoiles le désignent comme général de corps d'armée. C'est le chef en personne !

Il n'a même pas pris la peine de revêtir une blouse stérile. Ses traits marqués trahissent sa tension d'esprit. Les jambes légèrement écartées, les mains derrière le dos, immobile devant le blessé, seuls ses yeux paraissent vivants.

— Approchez, capitaine, m'invite-t-il d'une voix sourde.

J'obéis. À côté de nous palpite le dispositif assurant la survie du patient, pratiquement déjà mort au moment de son arrivée.

Le général Reling ne porte pas de masque. Il n'en a pas besoin. Seul être humain à connaître personnellement chacun de ses agents, il a le privilège exclusif d'ordonner les affectations. Tout le monde connaît le chef suprême du D.A.S. aux cheveux grisonnants,

mais rares sont ceux à être au courant de ses pouvoirs quasiment sans limite.

— Effacez la couleur verte de votre visage, gronde-t-il d'une voix rauque. Même avec votre masque, on voit que vous avez peine à supporter ce spectacle. Dominez-vous mieux que cela, capitaine !

— À vos ordres, Monsieur ! dis-je en articulant difficilement.

Le Vieux esquisse un rictus méprisant en me regardant droit dans les yeux pendant que, d'un geste, il désigne le malade.

— Cet individu-là, le connaissez-vous ?

— Vous m'en demandez trop, Monsieur, réponds-je. Je vois bien qu'il est chinois, mais c'est tout. Que lui est-il arrivé ?

— Il était membre de l'équipage d'une navette lunaire asiatique, un petit vaisseau d'un modèle dépassé et que nous connaissons bien. Ne portant aucune marque de nationalité, il a été attaqué par l'un de nos appareils de surveillance spatiale, au moment où il franchissait l'orbite de notre station II. L'astronef ayant été gravement endommagé, nos hommes se sont rendus à son bord en spatiandres. Des quatre hommes d'équipage, trois étaient morts, seul celui-ci a survécu. Il portait une combinaison spatiale.

Quelque peu interloqué, je dévisage le Vieux.

— Comment se fait-il, alors, qu'il soit si gravement

atteint ?

— Il a d'abord été transporté sur notre aviso et, de là, transféré sur la station spatiale II. Les hommes de la surveillance ont trouvé à l'intérieur de l'engin détruit un récipient en plomb contenant un élément artificiel que nos labos de physique nucléaire fabriquent sur la face cachée de la Lune. Cette découverte a été communiquée au ministère de la Défense, qui me l'a fait connaître tout de suite. J'ai donné ordre de m'amener le bonhomme sans retard.

Je serre les lèvres en m'armant de patience. Je sais d'expérience que lorsque le chef fournit des explications, il ne lésine pas sur les détails.

— S'agissant de l'unique survivant du vaisseau abattu, je tenais à l'interroger. On l'a donc remis dans son scaphandre pour lui faire prendre la navette qui assure le ravitaillement régulier de la base. Il était prévu de le déposer à l'astroport de Nevada Fields. Mais l'affaire a tourné court. Il faut croire que sur la station II existait un individu ayant de sérieuses raisons d'empêcher le transfert. Toujours est-il que, au moment où le prisonnier se trouvait dans le sas déjà dépressurisé, un coup de feu a fait éclater son casque, ce qui a provoqué la décompression explosive dont vous voyez ici le résultat.

Je hoche la tête, sans regarder le blessé. Au bout d'un instant, le général reprend son récit.

— Sur la station, on est paré pour de tels incidents.

Mais transporter le malade à la clinique de la station et le brancher sur un équipement de maintien des fonctions vitales a pris beaucoup de temps. Avec tout ce harnachement, il a été envoyé à Nevada Fields où je l'ai fait cueillir par un chasseur-bombardier ultra-rapide. C'est un miracle qu'il soit encore en vie. Le cœur et les poumons sont paralysés. Mais on espère pouvoir le réanimer au moins une fois, nos chirurgiens sont en train de faire l'impossible pour cela.

» Vous ne le reconnaissez vraiment pas ?

Muet, je secoue la tête et observe les médecins qui s'affairent autour du Chinois, contrôlant ses fonctions vitales, introduisant dans la circulation sanguine artificielle des substances destinées sans doute à lui faire reprendre conscience. Malgré tout, je me rends bien compte qu'à terme leurs efforts sont voués à l'échec.

Le général me saisit par un bras et me tire à l'écart, hors de portée des oreilles indiscrètes.

— Écoutez-moi, Konnat, dit-il en m'appelant par mon vrai nom. Notre enquête sur la Lune nous a montré que, dans un labo secret de physique nucléaire, on a dérobé trois mille quatre cents grammes d'un produit classé comme transuranien. Il s'agit d'un élément nouveau, produit artificiellement, qui porte le numéro 120. On l'a trouvé dans la navette asiatique, ce qui prouve qu'il devait être transporté sur la Terre. Il nous faut savoir à tout prix

pour quelles raisons les services secrets de l'E.F.G.A. ont risqué une action aussi hasardeuse, surtout sachant qu'en Asie on ne dispose pas encore des nouveaux vaisseaux lunaires à propulsion thermonucléaire. Là-bas, ils en sont encore aux réacteurs à propergol liquide.

Je hoche la tête, tout cela m'est bien connu. Cela fait environ trois ans qu'en Europe aussi bien qu'aux États-Unis, on a mis en service ces nouveaux astromoteurs équipés de piles atomiques à la fois légères et fiables pour la mise en température des réacteurs. Grâce à ces nouveaux propulseurs longuement éprouvés, il est enfin devenu facile d'atteindre la Lune par vol direct et sans escale dans une base spatiale. Et ce grâce à l'abaissement considérable du rapport de masses permis par l'énergie thermonucléaire.

En Asie, on n'en est pas encore là. Nous sommes parfaitement informés de l'avancement de leur technologie. Les gros transports asiatiques sont encore dans l'obligation matérielle de s'envoler à partir d'une station spatiale, car leur structure en mailles métalliques ne leur permet pas de plonger dans l'atmosphère terrestre.

— Notre chef physicien sur la Lune ne peut s'expliquer les motifs de ce vol de plus de trois kilos du nouveau transuranien. Selon lui, il n'est d'aucune utilité pratique. Il peut évidemment se tromper, et

l'admet lui-même. Quoi qu'il en soit, nous ignorons pourquoi l'on désire, en Asie, s'emparer de cette matière. C'est pour cette raison qu'il nous faut absolument faire parler l'homme. Comprenez-vous cela ?

Bien sûr que j'ai compris. Il n'empêche que tout ce déploiement me semble dépourvu de sens.

— Qu'espérez-vous, Monsieur, ce pauvre type est fini !

Il se mordille les lèvres en observant les médecins qui s'agitent autour de la table d'opération, s'activant à mettre en œuvre toutes les ressources à leur disposition en ce début du vingt-et-unième siècle.

— Konnat, vous allez vous occuper de l'affaire, décrète le Vieux. Vous resterez ici jusqu'à ce que le Chinois s'éveille. Interrogez-le. Au besoin, réclamez l'assistance d'un télépathe, du docteur Hatter, par exemple, qui est spécialiste en psychothérapie. Convainquez cet homme de parler. Il sait forcément pourquoi les Asiatiques s'intéressent tellement à ce nouvel élément. Et s'il est en état de répondre, vous seul parviendrez à lui tirer les vers du nez. Il sait certainement qu'il est fichu.

— Pourquoi serais-je seul capable de le faire parler ? dis-je, très surpris.

— Parce qu'il vous connaît, et que vous aussi le connaissez ! Vous rappelez-vous l'affaire qui, il y a deux ans, vous a conduit aux Indes ? Là-bas, vous avez rencontré un Chinois qui s'appelait Kuang-Tsin,

docteur ès sciences, spécialité physique nucléaire. Eh bien, c'est lui, Kuang-Tsin !

(...)